

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Et si je suis désespéré,
que voulez-vous que j'y fasse ?*

George Grosz

L'art est en danger
(avec George Grosz, Wieland Herzfelde & John Heartfield)

GÜNTHER ANDERS

Le Rêve des machines

Traduit de l'anglais et de l'allemand par
BENOIT REVERTE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

PRÉSENTATION

Disons que les machines deviennent de plus en plus humaines, au moins au sens où Wiener l'entend, en cela qu'on peut établir des comparaisons pertinentes entre leur comportement et le comportement humain. Pourtant, ce que nous connaissons le plus immédiatement et le mieux, est-ce vraiment nous-mêmes? Plutôt que d'en savoir plus sur nous-mêmes en étudiant nos constructions, ne vaudrait-il pas mieux essayer de comprendre ce qui se passe à l'intérieur de nos constructions en examinant ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes?¹

LE texte présenté ici attendait dans les archives de Günther Anders, hébergées à la bibliothèque nationale de Vienne². Il est composé de deux lettres qui étaient classées dans un dossier au titre mystérieux: “Le rêve des machines”.

La première des lettres, intitulée “Lettre sur l'ignorance”, a été publiée en août 1960 dans la revue *Blätter für deutsche und internationale Politik*³. C'est la version originale en anglais telle qu'elle a été envoyée à son destinataire qui est traduite ici. La seconde, écrite en allemand et qui porte le titre “Le rêve des machines”, est restée inédite jusqu'à aujourd'hui.

Ces deux lettres sont adressées à Francis Gary Powers, un pilote espion américain, alors détenu dans

LA première lettre au pilote de l'US Navy Francis G. Powers a été initialement publiée sous le titre “Lettre sur l'ignorance” dans la revue *Blätter für deutsche und internationale Politik* (Francfort-sur-le-Main), vol. 8/1960, pp.784-791. La seconde lettre, publiée ici pour la première fois, se trouve dans les archives de Günther Anders, Archives de littérature de la bibliothèque nationale d'Autriche, Vienne, LIT (ÖLA) 237/04.

Les pages 49 à 57 constituent la première partie du chapitre “L'obsolescence des machines” de l'ouvrage de Günther Anders *L'Obsolescence de l'homme*, tome 2. © éditions Fario pour la version française.

Le traducteur remercie chaleureusement Gerhard Oberschlick et Aurélien Berlan.

© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la présente traduction française.

1. Philip K. Dick, *Si ce monde vous déplaît, vous devriez en voir quelques autres*, traduit de l'anglais par Christophe Wall-Romana, Paris, éditions de l'Éclat, 1998, p. 22.

2. Nachlass Günther Anders, Literaturarchiv der Österreichischen Nationalbibliothek, Wien, LIT (ÖLA) 237/04.

3. *Blätter für deutsche und internationale Politik*, vol. 8/1960, pp.784-791.

la prison Loubianka à Moscou. Le 1^{er} mai 1960, Powers décolle d'une base secrète de la NSA à Badaber (proche de Peshawar, au Pakistan) aux commandes d'un avion de reconnaissance U-2 à destination de Bodø, en Norvège. Sa mission : traverser le territoire soviétique et photographier des sites sensibles (bases de missiles, complexe nucléaire...). L'avion, évoluant à des altitudes aux confins de l'atmosphère et réputé hors de portée des défenses antiaériennes, sera pourtant abattu au-dessus de Sverdlovsk, en Sibérie occidentale. Le pilote est capturé et l'épave de l'avion récupérée, avec l'ensemble du matériel d'espionnage qu'il contient. Cet épisode de la guerre froide marque la fin de ce que l'on appellera "la première détente" entre les deux blocs et provoque l'annulation de la conférence de Paris qui devait réunir Khrouchtchev et Eisenhower quelques jours plus tard, le 16 mai 1960.

C'est à l'approche du procès que Anders, qui a eu vent des remords exprimés par le pilote, décide d'intervenir en lui écrivant une lettre, la "Lettre sur l'ignorance". Il tente ainsi d'initier une correspondance avec le pilote comme il l'a déjà fait avec un autre pilote américain, le major Eatherly, qui a donné le feu vert météo au largage de la première bombe atomique sur Hiroshima, et avec lequel il entretient une correspondance depuis juin 1959. Il ne connaîtra pas le même succès avec Powers et sa lettre restera sans réponse.

Anders a reçu une formation académique auprès de Husserl, avec lequel il passe sa thèse d'habilitation, puis de Heidegger. Il consacre ensuite ses premiers travaux à l'anthropologie philosophique, qui étudie la place singulière de l'homme dans le monde, et publie

deux textes en français durant son exil à Paris avec sa première épouse Hannah Arendt, textes auxquels cette dernière a d'ailleurs participé dans le cadre de leur *sumphilosophie*¹.

Le double choc du nazisme et d'Hiroshima produit une césure dans son parcours. Il délaisse les travaux académiques et se réclamera dès lors d'une "philosophie de l'occasion", telle qu'il l'a décrite dès les premières pages de son œuvre maîtresse, *L'Obsolescence de l'homme* : "quelque chose comme un hybride de *métaphysique* et de *journalisme* : une façon de philosopher qui prend pour objet la situation actuelle, c'est-à-dire des fragments caractéristiques de notre monde actuel, mais pas seulement pour objet, puisque le caractère opaque et inquiétant de ces fragments est précisément ce qui éveille cette façon de philosopher"².

Aux yeux d'Anders, Powers représente une figure exemplaire de la condition de l'homme contemporain telle qu'il l'a théorisée sous l'expression "décalage prométhéen". Le développement des systèmes techniques a connu une réussite si fantastique que l'homme qui utilise des instruments aux effets démesurés n'est plus capable de se représenter, ni d'éprouver, ni d'imaginer, même après coup, les conséquences de ce qu'il a déclenché : "Les décalages entre l'action et la représentation, *l'acte et le sentiment*, entre la science et la

1. "Une interprétation de l'a posteriori", traduit de l'allemand par Emmanuel Lévinas, Paris, *Recherches philosophiques*, n° IV/1934-1935 et "Pathologie de la liberté", traduit de l'allemand par P.-A. Stephanopoli, Paris, *Recherches philosophiques*, n° VI/1936-1937.
2. Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, tome I, traduit de l'allemand par Christophe David, Paris, éditions de l'Encyclopédie des Nuisances/éditions Ivrea, 2002, p. 22.

conscience et enfin – surtout – entre l’instrument et le corps de l’homme (qui n’est pas fait sur mesure pour le ‘corps’ de l’instrument)”¹. Les différentes facultés de l’homme ne sont plus à la hauteur de sa dimension technique. Désormais, “l’homme est plus petit que lui-même” et sa tâche est de travailler à une élongation de son imagination et de ses sentiments. Après avoir déclenché une crise aux conséquences désastreuses, sinon apocalyptiques, Powers fut pris de remords et chercha à prendre conscience de la portée de ses actes. Il tenta de se mettre à la hauteur de ce qu’il avait fait, donc de ce qu’il était. Une telle figure serait pour Anders un anti-Eichmann, un exemple pour l’humanité.

La seconde lettre, “Le rêve des machines”, écrite suite au verdict du procès², n’a probablement pas été envoyée. Le texte est proposé à quelques maisons d’édition, sans succès. Plus tard, Robert Jungk³, en qualité de coordinateur d’un supplément au journal *Die Zeit*, intitulé “Les pages du futur”, offre à Anders l’opportunité d’en publier une partie. Anders envoie

son texte en mai 1961¹ mais ce n’est qu’en février 1962, une semaine après l’échange de Powers avec Abel sur le pont de Glienicke, que *Die Zeit* notifie à Anders son refus de publier cet article. Anders, qui ne veut ni percevoir les honoraires de cette commande ni en faire cadeau au journal, demande à ce que la somme, soit cent cinquante deutschemark, soit reversée au comité d’organisation de la marche de Pâques (Ostermarsch der Atomwaffengegner), un rassemblement annuel pacifiste et antinucléaire.

Plus tard, Anders sélectionnera quelques pages du texte pour le deuxième tome de *L’Obsolescence de l’homme*, qui paraît en 1980².

Le premier titre que Anders donne à cette seconde lettre est *Sur l’avilissement – Über Entwürdigung* –, puis devient *Le Rêve des machines* dans une version qui est la première moitié du texte qu’il projette. Le texte présenté ici était conservé dans un dossier portant l’inscription “exemplaire de travail”. Il contient la première partie de la lettre, corrigée ou complétée par endroits, et une seconde partie rédigée ultérieurement.

1. *Ibid.*, p. 31.

2. Le 19 août 1960, Powers est condamné à dix ans de réclusion. Il sera échangé le 10 février 1962 sur le pont de Glienicke avec William Fischer (qui usurpe le nom de Rudolf Abel), chef d’un réseau d’espions soviétiques aux États-Unis.

3. Robert Jungk (1913-1994), écrivain et journaliste allemand naturalisé autrichien, compagnon de route d’Anders dans ses combats anti-nucléaires, est l’auteur, entre autres, de *Le futur a déjà commencé* et de *Plus clair que mille soleils*, premier ouvrage à décrire l’histoire du projet Manhattan. En 1986, il a reçu le prix Nobel alternatif puis a été candidat aux élections présidentielles en Autriche pour le parti Vert en 1992.

1. Anders envoie son texte la veille de son départ pour Munich où il va rencontrer Hannah Arendt, qui couvre durant cette période le procès d’Adolf Eichmann. Cette rencontre est l’unique occasion où les anciens époux se sont revus “in the flesh” après leur séparation en 1936. Arendt allait faire scandale avec son *Eichmann à Jérusalem* et forger l’expression de “banalité du mal”, qui constitue un changement dans sa représentation du mal et un rapprochement avec les vues d’Anders. Anders a d’ailleurs répondu à l’ouvrage d’Arendt avec sa lettre au fils d’Eichmann intitulée *Nous, fils d’Eichmann*. Il est vraisemblable qu’au cours de la rencontre Anders ait parlé de son anti-Eichmann.

2. Günther Anders, *L’Obsolescence de l’homme*, volume II, Paris, éditions Fario, 2011, pp. 111-116.

Les feuillets sont composés de pages dactylographiées découpées, parfois collées avec du ruban adhésif et repliées pour les plus longues. Plusieurs passages présentent de nombreuses corrections manuscrites, des ajouts de paragraphes et des notes.

Cette version de travail est ici en outre augmentée d'une fin assemblée à partir de feuillets conservés séparément et qui pourraient constituer la fin de la version initiale de la lettre.

Lorsque Anders écrit en 1960 *Le Rêve des machines*, il décrit l'être-avec-les-machines à une époque où le domaine de la cybernétique en était encore à ses débuts, où le monde qui en résulte n'était pas encore advenu. Les singularités et les spécificités de cette profonde transformation se détachaient alors peut-être de manière plus distincte qu'aujourd'hui, ses sources et ses lignes directrices étaient peut-être plus visibles car elles émergeaient sur l'arrière-plan d'un monde pré-cybernétique qui était encore tangible.

LETTRE SUR L'IGNORANCE

BENOIT REVERTE

Günther Anders
Vienne – Mauer
Oelzeltgasse 15

M. Francis G. Powers
Moscou
Dzerzhinsky 2

le 6 août 1960

Cher M. Powers,

L'auteur de ces lignes vous est inconnu. Certes, au cours de la lecture vous apprendrez à le connaître un peu, mais en comparaison avec les problèmes auxquels vous avez à faire face aujourd'hui et les questions dont l'éclaircissement est de la plus grande urgence, non seulement pour vous mais pour tous nos contemporains, son identité n'a aucune importance. Par conséquent, il commencera en parlant de ces problèmes. Dans cette première lettre cependant (car d'autres suivront), il se bornera à évoquer un de ses amis, que vous pouvez utiliser comme un miroir de votre destin ; une personne avec qui vous avez tant en commun que vous pourriez vraiment vous considérer comme son frère. Car cet homme était également un pilote américain et, de plus, un homme qui, comme vous, avait commis en toute innocence un acte historique¹. C'est avec cet homme,

1. L'auteur emploie le terme anglais "*epochal*", qui pourrait se traduire par "épochal" en français, pour désigner un événement de

votre “frère aîné”, et avec son acte marquant que nous allons commencer.



Quand vous avez entendu parler de l’acte de mon ami, Powers, vous étiez encore un enfant puisque l’événement eut lieu voici quinze ans.

Quinze ans – ceci résonne probablement à vos oreilles comme un passé révolu. Mais ne pensez pas qu’il en est de même pour tout le monde. Beaucoup de ceux qui étaient déjà adultes en ce jour décisif et particulièrement ceux qui étaient eux-mêmes les plus préoccupés par l’événement, ont à vrai dire le sentiment qu’il s’est produit hier, ou plutôt : qu’il n’a jamais cessé d’avoir lieu depuis lors ; que l’événement était trop gros pour être englouti par le passé et qu’il traîne encore alentour comme une affaire incomprise et inachevée. Car il y a une règle selon laquelle les événements qui n’ont pas été assimilés sont condamnés à rester présents, une façon de punir, pour ainsi dire, cette omission ; ils ne sont pas autorisés à appartenir au passé. S’il vous plaît, ne me répondez pas que cette règle n’est rien que de la théorie, qu’aujourd’hui est aujourd’hui, hier hier, et que vous ne vous laissez pas prendre par une telle absurdité. Si vous le faisiez, je vous demanderais simplement de regarder autour de vous. Les quatre murs de votre cellule suffisent à prouver la vérité de

portée historique, qui marque le passage entre deux époques successives. Compte tenu de la nature de cette lettre, nous avons privilégié le terme plus usuel. (N.d.T.)

notre règle. Car il ne serait pas venu à l’idée de vos employeurs (il *n’aurait pas pu* leur venir à l’idée) de vous donner votre ordre de mission de vol U-2, s’ils avaient suffisamment compris et assimilé cet événement ; et cela signifie la chose suivante : vous, Powers, n’auriez pas été abattu au-dessus de Sverdlovsk ; vous ne seriez pas forcé aujourd’hui de fixer du regard ces quatre murs. – Vous voyez : rien n’est moins théorique que ma règle, “les choses non assimilées demeurent présentes”, et rien n’aurait pu concerner ou concernera votre destin plus directement que cette affirmation.



À présent, vous voulez probablement connaître l’acte auquel je fais allusion et pourquoi je l’appelle “marquant”. Je vais d’abord y répondre négativement.

Ce n’est pas pour ces raisons que nous avons apprises à l’école ; ce n’est pas parce que mon ami, assumant ses propres responsabilités, avait pris en charge son histoire, ni parce qu’il avait fait le choix de l’engager sur une nouvelle voie, ni encore parce qu’il avait su vers quoi il se dirigeait, les effets de ce qu’il accomplissait, et les effets de ces effets. Au contraire : lorsqu’il accomplit son acte, il tira simplement sur un levier, il ne savait simplement rien, il était l’incarnation de l’ignorance. Ce n’est pas seulement la finalité réelle de son acte qui lui était inconnue, mais aussi celle présumée, le prétexte qui fut plus tard offert à l’opinion générale ; non seulement *ce qu’il* faisait n’était pas son affaire mais, dans une certaine mesure, le fait même *de* faire quoi que ce soit.

Cela ne ressemble pas vraiment à un grand homme, et certainement pas à un homme marquant. Et avec tout cela, nous n'en sommes qu'au début. Car notre homme ne considérerait pas cette ignorance comme une calamité dont il devait se débarrasser, mais plutôt comme quelque chose de l'ordre d'un *devoir* moral. Par là, j'entends que l'intérêt d'en savoir plus sur son actionnement de levier que ce qu'on lui en avait dit lors du briefing, il le rejetait comme un manquement à son devoir; ou plus précisément, ou même pire: il *aurait* réprimé cet intérêt comme un manquement à son devoir. Du moins *s'il* avait encore été en proie à la curiosité.

Mais il ne l'était plus. Pourquoi?

Parce que ses "principes moraux" fonctionnaient comme des rouages parfaitement huilés; ou plutôt: ce qu'il considérerait comme ses "principes moraux". Car, en réalité, la chose qui fonctionnait était *l'ensemble des attitudes* que ses employeurs et instructeurs lui avaient imposé et dont ils avaient fait sa "seconde nature".

Que signifie: "les principes moraux fonctionnent comme des rouages parfaitement huilés"?

Cela veut dire que les tabous dont ces morales se composent rendent tout effort moral superflu. Et ils le font en supprimant non seulement l'*accomplissement* de nos désirs, mais même leur éclosion.

On ne peut nier que, dans de nombreux cas, un tel fonctionnement de principes moraux présente des avantages. Par exemple, il ne vient pas à nos voisins l'idée de nous tuer. Ne serait-ce pas bien pire si, à chaque jour qui vient, ils devaient lutter à nouveau contre leur soif de sang?

Dans d'autres cas cependant, un mécanisme aussi perfectionné est la pire des choses, la moins digne et la plus désastreuse qui puisse nous arriver. Je pense à ces situations dans lesquelles "principes moraux" devrait être écrit entre guillemets; quand les principes moraux ne consistent en rien d'autre qu'en ces attitudes que les détenteurs du pouvoir cultivent en nous pour que nous soutenions leurs ambitions. Et cela s'applique au cas de notre homme marquant. L'"éducation" à laquelle ils l'ont soumis (non seulement par sa formation militaire mais aussi par l'environnement fait d'opinions, de convictions et d'attitudes prêtes à l'emploi dans lequel il baignait quotidiennement et qui lui fut procuré aussi naturellement que s'il s'agissait d'outils et de denrées *ready made*), cette formation fut d'une telle efficacité que la tentation d'en savoir plus que ce qu'on lui disait était écartée avant même de l'effleurer. En fait, il était un paragon de vertu: car il prouva son excellence non seulement en exécutant l'ordre donné, non seulement en renonçant à la compréhension de cet ordre (ses buts et effets implicites), mais aussi en s'interdisant pour lui-même le *désir de comprendre* cet ordre¹. Il se trouvait ainsi dans l'état qu'avaient visé ses employeurs: celui d'un homme qui non seulement ne savait rien, mais encore ne savait pas qu'il ne savait pas et dont on pouvait faire usage pour n'importe quel acte crapuleux. Cet état était devenu réalité.

1. Il est possible, et même probable, qu'il aurait réfuté la réalité de cette ultime renonciation; et ce, même en toute bonne foi. Mais cette réfutation n'aurait pas été digne de confiance, car il appartient à la nature de la renonciation totale que celui qui renonce cesse même de remarquer et de se souvenir qu'il a renoncé à quelque chose.

Je pense que pour caractériser cette opération à laquelle mon ami, comme beaucoup d'autres, a été soumis, le choix du terme *brainwashing*, si populaire dans votre pays, semblera évident. Si, par ce terme, l'on veut affirmer qu'à travers ce traitement toutes les facultés de connaissance et de jugement qui auraient pu entacher le cerveau de mon ami avaient été lessivées, il serait alors parfaitement légitime. Toutefois, cet usage du mot est contraire à sa signification courante, car ce terme signifie généralement que le cerveau est systématiquement détraqué ou entaché par le "*brainwashing*"; ou du moins qu'il perd sa capacité à fonctionner clairement. Qu'un processus corrupteur soit appelé "lavage" est bien sûr idiot mais il s'agit de l'usage courant du terme et cette idiotie n'est pas de mon fait. Nous devons prendre tout ceci au sérieux car le terme a également été utilisé dans ce sens à votre sujet. Je me demande si vous le savez mais, dans le soi-disant "monde libre", nous avons lu dans d'innombrables journaux que vous aviez été soumis au "*brainwashing*". Bien sûr, les journaux ne se réfèrent pas à cette procédure par laquelle votre ignorance a été produite durant vos années de formation, mais à une opération à laquelle vous avez "probablement" dû vous soumettre après Sverdlovsk. Si vous écoutez l'argument avancé pour défendre cette "probabilité", le mécanisme dont vous êtes victime devient transparent. Car l'argument prétend : il est simplement impensable que quelqu'un puisse témoigner contre son indiscutable discernement et son sens de la responsabilité sans contrainte (sans cette contrainte qui est appelée "*brainwashing*"). Écoutez ces mots. Après que vous avez été systématiquement rendu ignorant et irresponsable, ces mots hypocrites sont durs à avaler.

S'il vous plaît, essayez de comprendre, Powers, ce qui se cache derrière cette hypocrisie. (À présent commence mon propre "*brainwashing*" – car, bien sûr, ma lettre sera à son tour calomniée de la sorte.) Au fond de tout cela, se trouvent la déception et l'indignation des producteurs par rapport à un produit défectueux. – Et qui est ce produit ? Vous. Aux yeux de vos producteurs, qui vous ont, par le moyen du "*brainwashing*", transformé en un être parfaitement ignorant et irresponsable, il est révoltant que leur produit se révèle ne pas être totalement résistant ; et ils estiment scandaleux que la survenue de situations réelles et d'expériences réelles puisse ouvrir les yeux de leurs produits. Car c'est ce qui s'est passé ; vos yeux se sont ouverts quand vous avez vu la vérité : ces gens, qui espéraient contrer le danger d'une "propagation de la paix", ont abusé de vous, dans un acte qui violait manifestement le droit international.

En d'autres termes, le fait que quelqu'un qui a été systématiquement nourri d'une ignorance "à l'épreuve des bombes" ait pu en acquérir la connaissance à la faveur d'expériences réelles apparaît à ces messieurs comme la destruction d'un objet, qui ne s'explique que comme la conséquence d'un acte de violence. Ils trouvent là matière à supposer que vous *deviez* avoir été privé de votre liberté d'esprit. De là au cri hypocrite et moralisateur : "Maintenant vous pouvez voir à nouveau où l'on est libre et où on ne l'est pas !" et à l'appel à la conscience du monde libre, il n'y a pas plus d'un pas.



Mais j'ai anticipé en parlant de vous au lieu de votre frère aîné. Les cas sont simplement trop similaires. Revenons à lui.

Quoique je l'aie présenté comme "marquant", nous n'avons pas été capable de déceler la plus infime qualité marquante en lui, bien au contraire : seulement des symptômes de son manque d'indépendance et pourtant nous n'avons même pas fini de brosse le tableau de sa faiblesse. Nous allons nous en occuper maintenant, puis nous reprendrons la question de savoir pourquoi nous le qualifions de "marquant" malgré son imperfection.



Dans l'esprit de ses maîtres, le produit qu'ils façonnaient ne devait pas uniquement consister en une ignorance totale (à lui insuffler) mais encore (pour qu'ils puissent être absolument sûrs de lui) en une *confiance totale* (à lui insuffler également). Comment ont-ils pu produire cette confiance totale ? Quelle était leur méthode ?

Séduction : ils lui ont fait croire que la confiance qu'*il leur* devait (prétendument) représentait seulement une moitié : la moitié complémentaire d'une relation de *confiance mutuelle*, l'autre moitié étant la confiance qu'*ils lui* avaient accordée. En d'autres mots : pour être certains qu'ils pouvaient lui faire complètement confiance, ils le convainquirent qu'ils lui faisaient déjà complètement confiance.

Et ils réussirent avec cette astuce. Sa réaction fut celle d'une femme à laquelle un homme, pour jouir

de se faire aimer, l'assure de *son* amour, après quoi *elle* tombe effectivement amoureuse de lui. Comme il était un homme sincère et naïf, il aurait considéré comme injuste et déplacé de ne pas retourner la confiance à la confiance ; et comme rien n'était plus éloigné de son esprit que de suspecter que la spéculation sur sa loyauté est l'un des tours favoris de la duplicité, il ne douta pas un seul instant que la confiance qu'ils lui accordaient était exactement aussi totale et exactement aussi aveugle que celle qu'ils attendaient de lui. Et c'est pourquoi, même s'il avait eu envie d'en savoir plus sur l'ordre reçu que ce qu'ils avaient bien voulu lui dire, il aurait réprimé cette curiosité non seulement comme un manquement déplacé à son devoir, mais pire encore : comme une infamante trahison de la confiance qu'ils lui accordaient.

Pour s'assurer de la confiance qu'il plaçait en eux, ils lui ont facilité la tâche. En effet : c'était un plaisir pour lui.

Car l'une des méthodes de séduction qui rencontre le plus de succès consiste à assortir la *confiance* que l'on désire inspirer avec la *vanité*. Ceci signifie que le séducteur persuade ses victimes, dont il souhaite obtenir une totale confiance, de croire que *sa* confiance (dans *leur* confiance aveugle) représente un honneur pour elles. Il est évident que c'est également une astuce, un tour par lequel la relation entre confiance et honneur est simplement renversée. Car l'honneur ne vient pas de ce que quelqu'un, quel qu'il puisse être, nous accorde sa confiance ; au contraire, la confiance naît légitimement quand nous sommes confrontés à un homme d'honneur. Mais où et de qui mon ami aurait pu apprendre

cela? Après tout, comment un innocent garçon du Texas aurait-il pu le voir? Au mieux a-t-il vaguement perçu alors que confiance et honneur allaient d'une certaine manière de pair. Il n'était pas capable de saisir que ce qu'il croyait être *son* honneur n'était en réalité *pas le sien*, mais un honneur que ses producteurs lui avaient rendu dans le seul but de produire sa confiance aveugle. Quant à la question de savoir si leur capital d'honneur était suffisant pour procéder à de telles rétributions – elle ne lui serait jamais venue à l'esprit. Au contraire, il avait la ferme conviction qu'en ne faisant pas confiance, il aurait alors automatiquement trahi leur confiance, et aurait alors sacrifié son honneur.

Non, il lui fut de plus en plus facile de faire confiance. Après tout, toutes les difficultés ont été écartées de son chemin – de la manière la plus loyale, comme il le vit. Car ses employeurs lui avaient accordé l'absolution *praenumerando*¹; ils lui avaient garanti qu'il ne serait jamais forcé à porter la responsabilité de tout ce qu'on lui dirait de faire en tant qu'employé. Comment aurait-il pu répondre déloyalement à une telle loyauté, comment aurait-il pu déshonorer un tel honneur? Pas étonnant qu'il ait alors exécuté l'ordre. Qu'il ait accompli "*son acte*".



Maintenant, après avoir examiné mon ami d'aussi près, on ne peut s'empêcher de penser que nous

1. "Par avance", en latin. (N.d.T.)

avons affaire là à un homme absolument ignorant, une personne véritablement insignifiante. C'est pourquoi je ne serais absolument pas surpris si vous protestiez qu'il est vraiment absurde de qualifier un tel homme de marquant *malgré* la non-entité ignorante que forme son être. Cependant, cette objection serait faible. Parce que je ne le qualifie pas ainsi *malgré* son ignorance.

Mais alors?

Je me demande si je ne devrais pas simplement écrire "*en raison de*"; c'est-à-dire "en raison de son ignorance". Mais j'hésite parce que la réponse n'est pas non plus aussi facile que cela. Bien sûr, l'ignorance en tant que telle n'est pas marquante; elle n'est qu'aggravante. Et pourtant cette réponse nous rapproche déjà de la vérité.

Car nous passerions à côté de la vérité si nous appréhendions l'ignorance actuelle comme un phénomène isolé, nous devons l'examiner d'une manière dialectique; ce qui signifie: nous devons l'envisager dans le contexte de la situation actuelle dans son ensemble. Cette situation où déceler l'ignorance est définie par le fait que nous sommes devenus *omnipotents*, au moins négativement; nous sommes devenus capables d'exterminer l'humanité.

Omnipotence ET ignorance – c'est cette combinaison qui est marquante.

Cette réponse, Powers, nous amène au point qui est décisif pour vous et pour nous tous. Ce qui est marquant n'est pas seulement l'effet inimaginable de l'omnipotence, dont nous sommes devenus détenteurs grâce au développement de la physique nucléaire; ce n'est pas seulement ce que mon ami a laissé derrière